

---



---

# JOURNAL DES DAMES

ET

## DES MODES.

---

*Ce Journal paroît, avec une Gravure coloriée, tous les cinq jours, le 15, avec deux Gravures, (9 fr. pour trois mois, 18 fr. pour six, et 36 fr. pour un an. 50 c. de plus par trim<sup>e</sup>. pour l'étranger.)*

---

*En 1802, a été commencée une suite de Gravures coloriées de Meubles et de Voitures : il en paroît au Bureau du Journal des Dames, 18 N<sup>os</sup>. par an. L'abonnement est de 10 fr. 50 c. port franc.*

---

P A R I S.

Ce 4 Juin 1818.

Le mois de Mai n'a pas été favorable aux théâtres : sur dix pièces nouvelles, trois seulement ont été préservées des sifflets ; les chûtes se sont sur-tout succédées aux Variétés. *Les Perroquets de la Mere Philippe*, dédommageront-ils ce théâtre ? et la *Voliere du Frère Philippe* sera-t-elle plus profitable au Vaudeville que la bluette des *Femmes Officiers* ? Si cela continue les théâtres vont tenir magasin de volatiles.

~~~~~

Les Français ont donné la reprise d'*Edouard* et de *Roxelane*. M<sup>lle</sup>. St-Auge, qui y avoit débuté l'année dernière, a reparu et a été fort bien accueillie du petit nombre de spectateurs qui fréquentent ce théâtre en l'absence de ses trois premiers sujets.

~~~~~

En attendant une comédie en cinq actes sur la ligue, *Favart* offre une comédie-drame (*Selmours de Florian*), dans le but de soutenir la *Jeune Veuve*, qui paroît se plaire dans la solitude.

~~~~~

Les personnes qui n'ont pas vu *Pierre-le-Grand*, le *Menuisier de Livonie*, etc., trouveront beaucoup d'originalité au *Bour-*

*guemestre de Saardam*, mélodrame *diplomatique*, que fait valoir *Potier* et qui sans doute attirera la foule à la Porte-St.-Martin, jusqu'à la fin de juin, époque à laquelle cet acteur doit parcourir la province.

QUELQUES SCÈNES DU MONDE.

J'aime le luxe, mais chez les autres ; je m'amuse d'un brillant spectacle, d'une cérémonie imposante ; mais lorsqu'il s'agit seulement de mettre la tête à la fenêtre pour en être témoin, la paresse m'empêche de me lancer dans le monde, où je porte cependant un esprit observateur ; je me renferme dans mon logis, je m'enfonce dans mes livres, et souvent sans mon baromètre qui m'indique le tems, sans mon journal qui marque les jours de la semaine, j'ignorerois si je suis au printems ou en automne, en carnaval ou en carême. Ces jours derniers, un de mes amis (car j'en ai, malgré ma misanthropie) vint me chercher pour aller avec lui dîner chez sa sœur. « Tu t'amuseras », me dit-il ; nos convives sont des gens aimables ; nous avons un gai chansonnier, un mystificateur imperturbable, plusieurs savans, des militaires distingués, des incroyables et des merveilleuses d'un genre exquis ; mets ton plus bel habit, repasse dans ta mémoire tes meilleurs calembourgs, tes pointes les plus spirituelles, et partons. » J'hésite, je fais des objections et je finis par céder. Un élégant tilbury nous transporte en quelques minutes de la rue Meslée à la rue Joubert. Mon ami me présente à sa sœur, je salue la société dont la plus grande partie m'est inconnue, et quelques momens après, nous passons dans la salle à manger. Le hasard avoit distribué les places, et partout ce n'étoit que contresens : un militaire racontoit ses campagnes à un médecin ; il calculoit le nombre des ennemis qu'il avoit tués dans une bataille, et celui-ci lui rappeloit tous les malades qu'il avoit sauvés dans une épidémie. Un gros financier parloit des jeunes infortunées qu'il avoit secourues, à une petite-maîtresse qui se glorifioit des nombreux adorateurs qu'elle faisoit languir. Chacun montrait son beau côté et quêtoit des louanges, mais n'en recevoit qu'à proportion de celles qu'il donnoit lui-même. L'amphytrion qui nous traitoit, n'étoit pas à l'abri des propos malins et des remarques perfides : « Quel excellent vin de Xerès, disoit l'un ! — Et surtout pour le

prix qu'il a coûté  
— Oni, mais  
le dîner, on se  
locuteurs, mais  
est occupé qu'  
de son voisin U  
tôte ; un avocat  
este sous-lieut  
France lui doit  
qui vient l'inter  
son ouvrage. Pl  
elle mode qui a  
et magasin jadis  
homme qui veng  
d'une tragédie de  
ille meilleur qu  
faisant que j'avo  
ni répondis que  
l'ession, mais qu  
modes et les ridi  
mettre de ne pas

Je l'ai  
Qu'hic  
De son  
Mon c

Renais  
Dans t  
Renai  
Où le

prix qu'il a coûté, disoit l'autre ! — Quelle magnifique argenterie ! — Oui, mais quel dommage qu'elle soit si neuve ! » Après le diner, on se rend dans le salon ; j'y trouve de nouveaux interlocuteurs, mais la conversation y est à peu près la même ; chacun n'est occupé qu'à exalter son propre mérite et à dépriser celui de son voisin. Un politique se vante de la constitution qu'il a faite ; un avocat, du procès qu'il a gagné ; j'apprends d'un modeste sous-lieutenant, qui me tire à part dans un coin, que la France lui doit le gain d'une bataille ; et d'un chef de bureau, qui vient l'interrompre, que l'amélioration de nos finances est son ouvrage. Plus loin, une jolie femme prétend avoir inventé telle mode qui a fait fureur, et une autre dit avoir mis en crédit tel magasin jadis ignoré. Seul, je gardois le silence : un jeune homme qui venoit de nous annoncer la prochaine mise en scène d'une tragédie de sa façon, comparable à *Zaire*, et d'un vaudeville meilleur que *Bedlam*, m'apostropha familièrement, en me disant que j'avois presque la contenance d'un auteur tombé. Je lui répondis que je n'avois pas l'honneur d'être auteur de profession, mais que je me proposois de signaler incessamment les modes et les ridicules dans un Journal accrédité ; il me fit promettre de ne pas l'oublier, je lui tiens parole.

\*\*\*\*

LA RECHUTE,

Romance

SUR L'AIR : *Venez aux champs.*

Je l'aime encor ce dieu cruel et tendre,  
 Qu'hier, en vain, je jurois de haïr ;  
 De son pouvoir je ne puis me défendre,  
 Mon cœur le cherche en espérant le fuir.  
 Je l'aime encor !

Renaiss en moi, volupté qu'amour donne,  
 Dans ton erreur le sommeil est plus doux ;  
 Renaiss en moi. J'entends l'heure qui sonne  
 Où le plaisir m'appelle au rendez-vous....  
 Je l'aime encor !

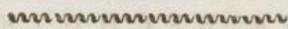
Malgré son trouble et malgré ses alarmes,  
Du seul amour naît la félicité ;  
Avec l'amour l'esclavage a des charmes  
Que n'eut jamais , sans lui , la liberté.  
Je l'aime encor !

Un trop long calme engourdirait mon âme,  
Je m'éteindrais sous le poids des ennuis ;  
L'espoir d'aimer , l'espoir est une flamme,  
Qui sur nos jours jaillit du sein des nuits.  
Je l'aime encor !

Non , sans l'amour il n'est point de victoire ,  
De son flambeau s'échappent les beaux-arts ;  
Il engendra les enfans de la gloire ,  
Et le laurier naquit de ses regards.  
Je l'aime encor !

Viens donc , amour , doux besoin de la vie ,  
Viens par des fleurs renouer ton lien ;  
Répands tes feux sur ma craintive amie ,  
Et que son cœur sans cesse dise au mien :  
Je t'aime encor !

P. S. BLOT.



LETTRES D'HORACE WALPOLE, depuis comte d'Orford, à Georges Montagu, membre du parlement d'Angleterre et secrétaire particulier de lord Noth, depuis l'année 1736 jusqu'en 1770; publiées d'après les originaux anglais, avec des anecdotes et notes biographiques, par M. Charles-Malo, éditeur de la correspondance complète de Franklin. (1)

A ce même Horace Walpole étoient adressées les *Lettres de la Marquise Du Deffand*, dont la publication par MM. Treuttel et Wurtz (4 volumes in-8.°) fit tant de plaisir en 1811.

Né en 1717, Horace Walpole termina sa carrière politique en 1767, remplit de tableaux et de curiosités le château go-

---

(1) Un volume in-8°. de 448 pages. Prix : 6 francs et 7 francs par la poste, A Paris, chez Louis Janet, libraire, rue Saint-Jacques, n.° 59.

dième de Strav  
quelques ouvra  
cale historique  
ture, et mourut  
C'étoit un ho  
de bonne heure  
conviction de la  
des passions, i  
pendant la dern  
l'idée de se mar  
Quoiqu'il ve  
heures. Sa ma  
appartemens de  
jours quelque c  
riche collection.  
noient sa chamb  
son diner. Quel  
à laquelle il avo  
sinage.  
Horace Wal  
beau sexe, « de  
les plaisanteries  
Les personne  
l'empêcher que  
à raconter qu'un  
aperçu une dar  
tu pour la mett  
Les infirmités  
sonner son exist  
apprécier les res  
Sa correspon  
quelques extraits  
LETTRE 10  
«..... Il y  
ne désemplit pas  
nberge; voilà n  
un quart-d'heure  
billets pour voir  
parcourt.  
LETTRE 107  
«..... Doi

thique de Strawberry-Hill, y établit une imprimerie, composa quelques ouvrages en vers, des *nouvelles* en prose, un opuscule historique, recueillit et publia des *anecdotes sur la peinture*, et mourut en 1797.

C'étoit un homme petit et maigre, que la goutte tourmenta de bonne heure. Soit par suite de cette maladie, soit par la conviction de la supériorité des plaisirs de l'esprit sur le délire des passions, il observa la plus stricte tempérance, au moins pendant la dernière partie de sa vie. On ignore s'il eut jamais l'idée de se marier.

Quoiqu'il veillât très-tard, il se levoit constamment à neuf heures. Sa matinée étoit employée à parcourir les nombreux appartemens de son château dans lesquels il rencontroit toujours quelque chose de nouveau, car il ajoutoit sans cesse à sa riche collection. Des pots de tubéreuse et d'héliotrope parfumoient sa chambre. Tous les jours on brûloit de l'encens après son diner. Quelquefois il alloit passer la soirée chez M.<sup>me</sup> Clive, à laquelle il avoit fait présent d'une petite maison dans son voisinage.

Horace Walpole étoit un des plus ardens admirateurs du beau sexe, « devant lequel, dit M. Charles-Malo, il prodiguoit les plaisanteries et les petits mots avec une facilité étonnante. »

Les personnes préposées à la garde son château avoient ordre d'empêcher que les curieux n'y amenassent des enfans. Il aimoit à raconter qu'un archevêque de Narbonne ayant, de sa fenêtre, aperçu une dame qui ravageoit son parterre, lui envoya un écu pour la mettre en état d'acheter des fleurs.

Les infirmités qui l'affligoient par intervalles, loin d'empoisonner son existence, contribuèrent peut-être à lui faire mieux apprécier les ressources que lui procuroit le goût des arts.

Sa correspondance se compose de 131 lettres; en voici quelques extraits :

LETTRE 102.<sup>me</sup>. — *Strawberry-Hill*, 15 août 1762.

« . . . . . Il y a foule en ce moment à Strawberry, la galerie ne désemplit pas, et j'attends encore du monde; enfin, je tiens auberge; voilà mon enseigne : *au Château gothique*. Je n'ai pas un quart-d'heure à moi; tout mon tems se passe à donner des billets pour voir ma galerie, et à me cacher pendant qu'on la parcourt.

LETTRE 107.<sup>me</sup> — *Arlington street*, 16 décembre 1761.

« . . . . . Dois-je enfin vous attendre avant mon voyage à

gré ses alarmes,  
tité;  
des charmes  
la liberté.

rlirait mon ame,  
ils des ennuis;  
est une flamme,  
sein des nuits.

int de victoire,  
t les beaux-arts;  
gloire,  
gardis.

esoin de la vie,  
er ton lien;  
rainive amie,  
e dise au mieu :

P. S. BLOT.

depuis comte d'Orford, à  
lement d'Angleterre et se-  
depuis l'année 1736 jus-  
originaux anglais, avec des  
es, par M. Charles-Malo,  
quette de Franklin. (1)

ient adressées les *Lettres de*  
ublication par MM. Treuttel  
aut de plaisir en 1811.  
termina sa carrière politique  
de curiosités le château go-

Prix : 6 francs et 7 francs par  
libraire, rue Saint-Jacques,

Paris? Je ne puis vraiment supporter votre indifférence; entouré d'une demi-douzaine de curés et d'écuyers, vous ne songez aucunement à vos amis : vous venez à Londres avec l'intention d'y passer deux mois; au bout de six semaines à peine, vous voilà fatigué de la ville; vous pliez vite bagage et partez. Alors on n'entend plus parler de vous, avant l'hiver suivant. Je n'exige pas que vous aimiez le monde; je ne l'aime pas plus que vous, mais moi, au moins je le regarde en passant; en effet, je ris quand je l'approche, tandis que je m'irrite contre lui, lorsque je m'en éloigne; or, je tiens qu'il est beaucoup plus sage de rire que de se mettre en courroux. Naguère, j'avois coutume de me dire : « Bon dieu! que tous ces gens-là sont méchans! que je les déteste! » Aujourd'hui, j'ai découvert qu'ils se ressembloient à-peu-près tous, et je ne hais plus personne.

LETTRE 117.<sup>me</sup> — *Strawberry-Hill*, 15 juin 1768.

« . . . . . Il a plu ici pendant quarante-huit heures, et il fait si froid, que j'ai du feu depuis trois jours. A cette époque de l'année, nous voyons presque toujours des mécontents; voici pourquoi : nous voulons prétendre à un été, sans en avoir le droit. Nos poètes, prenant les Romains pour modèles, ont adopté leur langage; ils parlent de l'ombre des bocages, du murmure des ruisseaux, de la fraîcheur des zéphirs; et, en attendant, nous gagnons des maux de gorge et des fièvres, en voulant réaliser leurs chimères. M. Damon écrit une épître à M.<sup>lle</sup> Chloé, pour l'inviter à jouir de la fraîcheur de la soirée; et comment diantre pouvons-nous connoître les soirées fraîches? Notre zéphir est un vent de nord-est qui oblige Damon à se boutonner jusqu'au menton et qui pince le nez de Chloé, au point de le rendre violet. . . . Et puis l'on s'écrie : « *Voilà un mauvais été!* » Comme si nous en avions jamais eu d'autres; la meilleur soleil que nous ayons, est fait de charbon de Newcastle, et j'ai résolu de ne compter que sur celui-là. . . .

LETTRE 120.<sup>me</sup>. — *Arlington street*, 11 mai 1769.

« Strawberry vient d'offrir un coup-d'œil magnifique. Mardi, toute la France y a dîné : M. et M.<sup>me</sup> Du Châtelet, le duc de Liancourt, les ministres d'Espagne et de Portugal, les Holderness, les Fitzroys. . . . Enfin, nous étions vingt-quatre à table. Tout mon monde arriva à deux heures; j'allai les recevoir aux portes du château, avec la cravatte à jour de gibbins

une paire de g  
stien à Jacques  
lasser de me r  
ent que c'étoit  
provinces anglai  
redimes à l'im  
nos accompagnoi  
nos voir ensuite l  
nos trouvâmes c  
or, nous nous  
promenade dans la  
moi, nous jouâ  
nos servit alors  
la société s'en re  
nante rossignols  
notre hommage :

PLAIC

Air de la

Si le

Se f

Et s

N'es

Par

L'er

Cel

Te p

Tu c

Dev

Mais

T'in

Ain

Frap

Par-

Te p

et une paire de gants brodés jusqu'aux coudes, qui avoient appartenu à Jacques I.<sup>er</sup>. Les domestiques français ne pouvoient se lasser de me regarder ; je suis persuadé qu'ils ont cru fermement que c'étoit là le costume habituel des gentilshommes de province anglais. Après avoir visité les appartemens, nous nous rendîmes à l'imprimerie, où quelques vers de De Lille, qui nous accompagnoit, sortirent de dessous la presse. Nous allâmes voir ensuite la grotte et le jardin de Pope. A notre retour, nous trouvâmes dans le réfectoire, un dîner magnifique. Le soir, nous nous promenâmes et prîmes le thé, le café et la limonade dans la galerie, qu'éclairaient mille bougies ; après quoi, nous jouâmes un whisk et la bête jusqu'à minuit. On nous servit alors un souper froid, et, à une heure du matin, ma société s'en retourna à Londres, aux acclamations de cinquante rossignols qui étoient venus, en leur qualité de vassaux, rendre hommage à leur seigneur.

5 juin 1768.

heures, et il fait  
A cette époque de  
s mécontents ; voici  
é, sans en avoir le  
pour modèles, ont  
bre des bocages, du  
les zéphirs ; et, en  
te et des fièvres, en  
écrit une épître à  
cheur de la soirée ;  
re les soirées frai-  
t qui oblige Damon  
e le nez de Chloé,  
n s'écrie : « Voilà  
jamais eu d'autres ;  
le charbon de New-  
celui-là.....

11 mai 1769

il magnifique. Mardi,  
Châtelet, le duc de  
Portugal, les Hal-  
lions vingt-quatre à  
res ; j'allai les rece-  
e à jour de gibbins

PLAIGNEZ-LA , NE L'ACCUSEZ PAS ,

*Romance.*

Air de la romance : *Salut, ô divine Espérance !*

Si le voyage de la vie  
Se fait par différens chemins,  
Et si dans son cours il varie,  
N'est-ce pas l'ordre des destins ?  
Pauvre Clarisse, en ce voyage,  
L'erreur a pu guider tes pas ;  
Celui qui sur toi vit l'orage,  
Te plaint, mais ne t'accuse pas.

Tu crûs, à la reconnoissance  
Devoir un pénible tribut ;  
Mais la rassurante indulgence  
T'indiquoit un plus noble but.  
Ainsi la justice outragée  
Frappe, à coups sûrs, des scélérats ;  
Par-là, l'humanité vengée,  
Te plaint et ne t'accuse pas.

Console-toi, sèche tes larmes,  
 Puisse tes forces dans ton cœur,  
 Clarisse, éloigne tes alarmes,  
 Reprends la route du bonheur;  
 Rends le calme à ta tendre mère,  
 Du faux brillant fuis les éclats;  
 Et, pour ton fils, fais que ton père,  
 Te plaigne et ne t'accuse pas.

V\*\*L.

~~~~~

M O D E S.

L'ornement le plus distingué des chapeaux de paille jaune est, sur le côté, une grosse rose surmontée d'un jet de marabouts. Quelques modistes substituent des coques de ruban aux cordons de fleurs. D'abord les cordons de fleurs ont servi à garnir le bord de la passe des chapeaux; on les a ensuite placés au bas de la forme: aujourd'hui, il est aussi commun de voir ces cordons au haut de la forme qu'au bas. Beaucoup de fleurs sont idéales pour la couleur; il y a, par exemple, des coquelicots verts et des fleurs de laurier couleur lilas. Autre singularité: on a commencé par imiter des brins d'herbe avec des plumes vertes; aujourd'hui il y a dans une touffe de ces herbes autant de brins couleur lilas que de verts. On voit une rangée de coques de ruban blanc, fort avant sous la passe de quelques chapeaux de paille jaune. La mode des cornettes sous les chapeaux n'est pas encore entièrement passée. Quelques capotes de crêpe blanc ont sur le bord de la passe double garniture de blonde et une pièce par-derrrière. Les touffes d'herbe dont nous venons de parler, se mettent ordinairement sur des chapeaux de crêpe lilas. On fait beaucoup de robes en toiles imprimées. Le fond de ces toiles est ordinairement bleu, quelquefois jaune paille. Dans l'étoffe même se trouvent les bandes brodées qui doivent former les volans. Sur les robes blanches les volans se plissent à plis ronds. (Voyez la planche 1736; sur les robes de couleur c'est comme sur la planche 1722.) La mode ne prescrit rien sur le nombre des volans; et ils peuvent être plus ou moins espacés.

~~~~~

A la Feuille de ce jour est jointe la Gravure 1736.

Chapeau de

(1736.)



Chapeau de paille d'Italie. Robe de Percale.

1736.

s,  
eur,  
s,  
ur;  
nère,  
ts;  
n père,  
V\*\*L.

ix de paille jaune est,  
in jet de marabouts.  
le ruban aux cordons  
nt servi à garnir le  
nsuite placés au bas  
un de voir ces cor-  
coup de fleurs sont  
le, des coquelicots  
Autre singularité :  
be avec des plumes  
e ces herbes autant  
oit une rangée de  
passe de quelques  
ettes sous les cha-  
quelques capotes de  
ouble garniture de  
s d'herbe dont nous  
sur des chapeaux  
i toiles imprimées.  
, quelquefois jaune  
bandes brodées qui  
nches les volans se  
6; sur les robes de  
La mode ne pres-  
euvent être plus ou

JOUE

*Ce Journal paroit*  
*le 15, avec deux*  
*six, et 36 fr. pou*

*En 1802, a été*  
*deux et de Voi*  
*mes, 18 N<sup>os</sup>. pa*

le révois cette  
portés de je ne s  
ent de l'argent  
remarque que l  
la tient. Peu de  
source des bien  
voit être en re  
doient mes très  
si, tel tendre qu  
eau. La tendres  
ous ouvrir sa b  
ger.

J'avois donc ci  
et en billets de  
en volés par le  
pour desquels  
te le vent ».  
avant d'être ric  
et je prétendo